

ne sautons pas dans le train, comme nous voilà vite laissés en arrière!

"Travaillez toujours les yeux, tournés vers le marché!" a dit le célèbre Mathieu de Bombasle, voilà qui répond en même temps à ceux qui voudraient nous ramener au passé et ressusciter la race disparue. Parlez-vous d'évolution qui conservera les meilleures qualités d'autrefois, très bien. Mais la refaire telle qu'elle était, même à ses plus beaux jours! Pourquoi? pour qui? Il faudrait alors ressusciter aussi, avec la baguette d'une fée, le Canada d'il y a un siècle! Et nous ferons remarquer ici, sans trop de malice, que la plupart du temps, les meilleurs champions du cheval d'hier, n'en recherchent pas pour leur service, tandis que nous en possédons une paire ou ce que nous croyons en être une, qui nous donne la plus grande satisfaction. Mais il en faut deux pour une voiture moderne un peu chargée, si l'on veut épargner à leurs membres les taxes que leur énergie plus grande que leurs forces y accumulerait vite; les dépenses d'entretien sont donc doublées, au moins quand au service.

En résumé, nous affirmons donc que l'ancienne race, refaite intacte au jour d'hui, s'il était possible, ne se vendrait pas, par conséquent n'enrichirait pas la province, et mourrait de consommation sous le poids de son inutilité" comme ses père, selon un mot célèbre.

Quand aux comtés où la neige tombe en abondance l'hiver, où le défrichage de la forêt reste encore à faire, il est incontestable que ce cheval là répond à leurs besoins immédiats; mais il ne se vendra pas en dehors du comté; tandis que le même animal, avec une goutte de pur-sang ou de Normand, fera le même service, et se vendra aisément sur les marchés extérieurs.

Cette question d'élevage du cheval canadien est d'autant plus délicate que bien des personnes y attachent toujours à tort (car le nouveau cheval serait aussi canadien que l'ancien) plus ou moins de nationalité et la justesse du raisonnement risque fort d'y sombrer.

Le cheval d'autrefois a donc pratiquement disparu de la province. Par qui a-t-il été remplacé?

Avant d'étudier consciencieusement la situation actuelle, rappelons-nous que nous sommes une grande famille de trente mille enfants, au Journal d'Agriculture, et qu'il est mieux de ne rien nous dissimuler, d'envisager en face l'état des choses, sans nous payer de mots ou d'événements, pour arriver en suite à la régénération de notre race chevaline.

Dans le district de Beauharnois (Chateauguay, Huntingdon, Beauharnois) les petites juments canadiennes, qui se vendaient il y a quarante ans, de \$25 à \$40, croisées avec des Clydesdales purs, ont donné des chevaux si remarquables qu'ils y ont constitué le seul centre uniforme de production chevaline de la province. Remarquez que notre assertion formelle sur l'origine des ces poulinières repose sur trois années de critique attentive, et de questions posées à tous les principaux éleveurs du district. Les chevaux s'y vendent de \$100 à \$250, même en ce temps de grande crise, et constituent certainement la principale source de l'exportation hippique du pays. Nous citerons bien souvent ce district, qui répond victorieusement à plus d'une objection, par ses trente ans de croisement continu de gros Clydes avec de petites juments Canadiennes, et par sa persévérance dans l'élevage du même méliage, malgré la neige des chemins d'hiver, etc., etc. Le Clyde Ca-

nadien se vend et se vend bien, et il amène dans Québec des milliers de livres sterling, ce qui est encore mieux.

Dans les cantons de l'Est, plusieurs pur-sang beaucoup de trotteurs, ont laissé une impression durable: le niveau est assez bon, quoique manquant de taille; il en est le même à St-Hyacinthe. Enfin, le Percheron a donné et donne tous les jours de bons résultats autour de Montréal, et dans la plupart des comtés qui ont bénéficié des services du Haras National: sa réussite complète, son assimilation autochtone ne demande plus qu'un effort aussi continu que celui de Beauharnois.

Mais, comme toute les deux tiers de nos comtés présentent à l'examen un chaos déplorable. Ah! nous ne vous lons pas dire qu'ils ne s'y rencontrent pas du tout de bons chevaux, nos pâturages notre climat, tout y est favorable à leur élevage, et ceux qui y naissent, en dépit quelquefois de toutes les règles connues, se vendent toujours. Mais leur vente, qui comprenait 5397 chevaux en 1891, valeur \$584,921, n'enrichit pas leur propriétaire: leur type n'est pas uniforme. Ils n'ont pas d'ancêtres de race pure. Leur pur était qui un St Laurent, qui un Café, qui encore un troisième animal, de qualités et de puissance reproductrices remarquables sans doute, puisqu'ils se font une réputation locale, mais encore de race impossible à préciser, ce sont des "accidents," donc aucune fixité à espérer dans leur reproduction, aucun caractère inégalement. Le chaos à bref délai, voilà tout.

Et si les deux tiers de nos comtés ne possèdent pas un seul étalon de race pure quelconque, ne devons-nous pas avouer que c'est notre faute, à nous, entêtés qui ne croyons ni aux généralités, ni aux races fixes; nous, éleveurs, auxquels peu importe le sang du reproducteur, peu importe ses origines, que nous appelons "des sortis légers". Car, ce qu'il nous faut, c'est un cheval de belle apparence, qui ait beaucoup, oh, beaucoup de crins...

À quel élevage vous êtes vous livré jusqu'ici?

— On a eu un Clyde puis en s'en est décoloré, on a pris un St Laurent, puis un Percheron: maintenant, on veut un cheval qui trotte vite, qui ait une allure de reproducteur...

— Mon ami, si vous voyez le fils d'un chinois et d'une canadienne: si vous épousez une négresse, et si votre fils vous amène une japonne aimée, un foyer domestique, vos petits-enfants seraient aussi difficiles à classer dans l'espèce humaine—aussi déplorables que vos poulinières Clyde St Laurent Percheron-Hamiltonian dans l'espèce chevaline. Innommables, (lo mot est de notre fabrique), innommables, voilà ce qu'ils sont, sans offense, n'est-ce pas?

Un étalon de race pure quelconque, dans n'importe lequel de ces comtés y serait préférable au statu quo. Un de ces éléphants anglais qu'on appelle "Black horse" haut de 17 à 18 mains, serait préférable dans les montagnes du Saguenay, par exemple, aux étalons sans races, pourvu qu'il fut pur. Nous entendons les exclamations que cette assertion va soulever: nous la maintiendrons envers et contre tous, s'il le faut: ne nous faites pas dire par exemple que ce serait le type qui conviendrait à ces montagnes: Non certes! mais nous soutenons qu'il y serait plus de bien que des reproducteurs sans origines, parce qu'en outre une fois, lui, au moins, appartiendrait à une race fixe! Où se vendent-ils, les chevaux de ces districts? Fort peu en dehors de leurs comtés; par la force des choses, ils répondent aux besoins locaux, et le cultivateur, trop souvent, ne remarque pas qu'une piastra qui court de pa-

risse en paroisse, toujours dans le même cercle, n'enrichit pas le pays.

Vous oubliez nos chemins d'hiver, nous disons, il n'y a que les petits chevaux du Saguenay pour y passer! "N'élevez-vous que pour la demande locale? Ne faut-il pas aussi et surtout des animaux pour la demande étrangère, pour Montréal, pour Toronto, pour New-York, pour Londres, pour Paris? Pourquoi pas? Au lendemain de la déclaration de guerre que nous attendons depuis vingt-trois ans, en France, ne sera-ce pas par milliers qu'on viendra demander des chevaux de troupe à l'Amérique. Les aurons-nous? Au sortir de la crise de ces dernières années, ils feraient bonne figure dans nos campagnes de Québec, les chevaux européens! Sans aller si loin, du reste, le fermier d'Ontario n'éleve-t-il pas un animal qui lui est inutile, le hunter, mais qui se vend aux gentlemen à l'air de \$200 à \$300.

En admettant que le petit cheval canadien avec une goutte de pur-sang, ou de Normand (le Percheron et surtout le Clyde ont déjà fait leurs preuves avec lui) ne vult pas ses ancêtres, pour les besoins locaux, ce que nous contestons, ne lui serait-il pas cent fois préférable pour la vente?

— Dans les comtés d'en bas, les gros étalons ne peuvent être croisés avec succès avec les petites juments canadiennes.

Vraiment! Sans doute, vous nous allez lapid' de mille et un documents, nous le savons. Ce n'a t-on pas écrit, que n'écrit-t-on pas sur le cheval? N'ont pas dit, et un maître s'il vous plaît, que le Percheron pouvait se faire partout avec du son et un terrain clos? race factice, qui n'avait pas de constance dans sa reproduction. Et vous pouvez galoper des journées entières à travers les horse ranchs du Wyoming, en désignant à coup sûr chaque métré percheron sur la prairie, tant est forte, puissante, indéniable l'impression de cette race! Une école célèbre n'enseignait-elle pas ex cathedra, que les monorchytes n'engendreraient que des monorchytes! De même, ici, beaucoup de nos éleveurs et des meilleurs, partant du principe incontestable, mais peu pratique quand il s'agit de tout un pays, que pour grandir une race, il vaut mieux procéder par la sélection de quelques poulinières de haute taille, menées aux reproducteurs moyens, s'écrient "un Percheron, un Clyde avec nos petites juments? Vous n'y pensez pas? le résultat serait déplorable! Pour rien au monde il ne faut s'y livrer!"

En vérité eh bien, laissons là par chemins et savants, écrits, conférences et théories, et allons ouvrir le grand livre de la nature. Voulez vous nous dire ce qui s'est passé dans Beauharnois, si non la création d'un type remarquable par le croisement de petites juments avec de gros Clydes? Les autres comtés n'apprécieraient-ils pas les livres sterling qui y arrivent en ce moment d'Angleterre?

Que voyons-nous tous les jours dans ces horse ranchs de l'Ouest, où il faut produire le cheval qui se vend, et où les minimes poulinières "bronees" de 800 livres sont données aux Percherons? Nous voyons des dividendes annuels souvent énormes: donc cet élevage-là réussit vite et bien.

Seulement il faut se rendre compte des qualités malfonctionnelles du jument qu'on amène à l'étalon, quelle que soit sa taille.

"L'expérience des siècles, a dit Abd el Kader, a établi que les parties essentielles à l'organisme tels que les os, les tendons, les muscles, les nerfs et les veines viennent toujours de l'étalon."

"Cette théorie, confirmée par l'ex-

périence, est en même temps une réponse catégorique à la pratique de plusieurs agriculteurs qui refusent l'emploi d'étalons remarquables de formes et de taille pour de petites femelles dans la crainte de parturitions difficiles." (Frère Eugène Marie, sur l'élevage, 10r juin 1893, Beauharnois.)

Parlons de notre unique citation à l'appui de nos assertions. Nous demandons à nos critiques d'imiter notre économie de texte.

— Mais enfin, on a déjà essayé cet élevage: il n'a pas réussi.

— Combien de temps!

— Cinq à six ans.

— Cinq à six ans! et cela, pour obtenir ce qui a pris vingt ans et plus à Beauharnois! Vous avez abandonné la partie à l'heure de la réussite, pauvre éleveur, au moment où l'harmonie entre deux races différentes allait s'opérer sans secousses dans le moule mystérieux de la deuxième et troisième génération.

Dites-nous alors quel cheval vous nous proposez d'obtenir demain.

DEMAIN.

Demain, c'est toujours le cheval canadien qu'il nous faut, mais tel que la civilisation du jour le réclame: ce sera un carrossier rustique et fort, élégant et résistant, rapide et puissant, provenant du croisement des juments autochtones avec le Normand et le pur-sang. Les stations fixes d'un Haras provincial, dans le Nord, dans la Gaspésie, le Saguenay, comme aux environs de Saint-Hyacinthe, dirigeraient chaque année sans secousses comme sans interruptions le méliage qui, seul, peut faire la race du sol. Le district de Beauharnois devrait recevoir une station des meilleurs Clydesdales et Shires d'Angleterre. Les comtés limitrophes des États-Unis seraient plutôt consacrés aux pur-sang; les districts aux environs des grandes villes, ceux qui possèdent les prairies les plus abondantes, les plus riches en calcaire, continueraient le Percheron aussi bien que le carrossier. Il nous faut des attelages vigoureux pour les charrois des villes, et c'est grande pitié de nous voir laisser Montréal, par exemple, s'approvisionner dans l'Ontario! Il nous en faut de plus vigoureux encore pour la culture perfectionnée, pour les labours profonds, pour les transports dont le poids s'accroît avec l'amélioration des routes.

D'autre part, que de grosses bourses qui vont, crainte d'apoplexie, se saigner tous les ans, durant la belle saison, le long des rives de ce sublime St-Laurent! Et que d'occasions perdues de "prendre par les yeux" ces riches baigneurs avec une belle paire de postiers Percherons-Canadiens, par exemple, qui bondiraient dans les hautes herbes odoriférantes le long du rivage! Kamouraska, pour ne citer qu'un comté entre tant d'autres, semble hésiter dans la voie qu'on lui trace, et vouloir continuer à élever des chevaux sans caractères... et sans vente. Pourtant, il n'aurait pas besoin d'intermédiaire, s'il voulait, puisque les acheteurs possibles viennent au devant de lui chaque année.

L'absence de grandes familles à fortunes héréditaires, comme celles de l'aristocratie russe ou anglaise, nécessaire dans notre pays l'intervention directe et indirecte du gouvernement dans l'élevage du cheval.

Directe par des stations fixes où les étalons de même race ou de race améliorante et juxtaposante viennent continuer l'œuvre déjà commencée.

Indirecte par des primes aux propriétaires des meilleurs étalons et meilleurs poulinières du pays, pourvu que les uns et les autres remplissent certaines conditions.